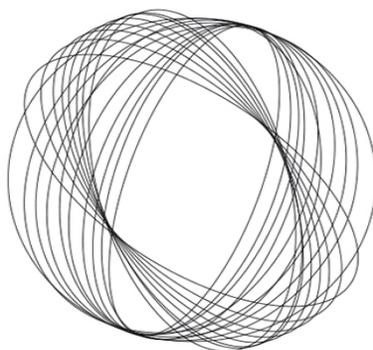


DU MONDE ENTIER

ROBBERT WELAGEN

FENÊTRE, CLÉ

ROMAN
TRADUIT DU NÉERLANDAIS
PAR DANIEL CUNIN



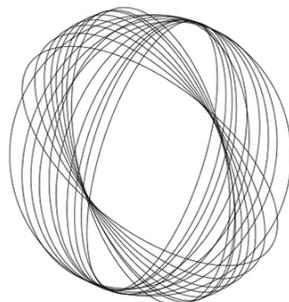
nrf

GALLIMARD

DU MONDE ENTIER

ROBERT WELAGEN
FENÊTRE, CLÉ

ROMAN
TRADUIT DU NÉERLANDAIS
PAR DANIEL CUNIN



nrf

GALLIMARD

ROBBERT WELAGEN

FENÊTRE, CLÉ

roman

*Traduit du néerlandais
par Daniel Cunin*

nrf

GALLIMARD

Du monde entier

Ils sont arrivés tôt, à dix heures du matin. Dans la glace, avant d'ouvrir la porte, j'ai inspecté une dernière fois mon maquillage et ma coiffure. Une rencontre avec une journaliste, m'avait glissé l'assistant d'édition, ça commence sur le seuil.

Deux hommes et une femme se tenaient sur la galerie menant à l'appartement. Les hommes m'ont serré fugacement la main en marmonnant un mot, comme si leur présence comptait pour du beurre. Avant de se présenter, la femme a porté sur moi un regard limpide. Je savais qu'elle s'appelait Hanna Verbeek. En plus de l'avoir souvent vue à la télévision, je l'avais eue une fois au téléphone pour un bref entretien préliminaire. En me fondant sur les images télévisées, je me la figurais grande. En vérité, elle était plus petite que dans mon imagination. Plus mince aussi. Ou pour mieux dire : plus fine. Au contact de la main de l'autre, elle et moi nous sommes souri. J'ai vu ses yeux marron foncé. Passé la main dans mes cheveux.

Recevoir une équipe de tournage, c'est accepter une petite invasion. Trépieds, câbles, projecteurs. Les deux hommes ont transformé le séjour. Ils ont replié le paravent avant de le plaquer contre le mur. Ont déplacé le canapé. Puis disposé, dans l'espace ainsi libéré, deux chaises l'une en face de l'autre. Ça ne m'a pas du tout dérangée. Je me réjouissais d'être interviewée.

Pendant ce temps, Hanna contemplait le séjour. Je me suis demandé ce qu'elle pensait de la bibliothèque aux rayonnages surchargés, du canapé recouvert d'un plaid et de la lampe rafistolée.

Dans la cuisine, j'ai fait du café pour quatre. Les hommes le voulaient noir, elle avec du lait. Comme j'avais oublié d'en verser dans la tasse d'Hanna, je suis retournée sur mes pas. Elle m'a suivie.

« C'est un bel appartement.

— Oui, on n'est pas à plaindre. »

Elle a souri.

De retour dans le séjour, on a bu notre café en regardant les techniciens qui s'affairaient. Peut-être ont-ils besoin d'un coup de main, ai-je songé, mais sans leur poser la question. Je ne voulais pas paraître totalement novice. C'était ma première interview pour la télévision.

Ils ont installé deux caméras. Hanna et moi avons pris place l'une en face de l'autre, sous les projecteurs, dans cet espace à l'intérieur d'un espace. Mes genoux touchaient presque les siens. Elle portait un chemisier blanc avec un soupçon de jaune, une jupe noire, un collant jaune ocre. Et des chaussures noires à petits talons. Autour de son cou pendait un collier auquel était accroché un cœur. Moi, je portais un chemisier vert foncé, un pantalon large vert clair et des bottines. Ils ont fixé les microphones à l'encolure de nos chemisiers, au niveau du bouton du haut. Celui d'Hanna était déboutonné. J'ai hésité à faire de même.

On a commencé. J'ai senti une certaine tension dans ma gorge. Ma salive s'épaississait, j'ai eu du mal à déglutir. Les caméras tournaient. J'étais capturée sur les images. Sous les projecteurs, j'ai senti que je rougissais.

« Aujourd'hui, nous sommes chez Karlyn Spichter. Son roman a paru récemment... »

Prononçant ces mots, elle a concentré son regard sur moi et affiné sa voix. Le type derrière elle l'écoutait par l'intermédiaire d'un casque. L'autre se tenait en retrait derrière ma chaise, un peu sur le côté, hors de ma vue. Je les ai oubliés tous les deux, il s'agissait dorénavant d'elle et de moi. De ses questions et de mes réponses.

« J'ai beaucoup aimé votre roman. *Cernes annuels* est une magnifique histoire sur quatre femmes dans quatre phases différentes de la vie. Une fillette, une étudiante, une femme dans la quarantaine et enfin une femme âgée. Elles ne se connaissent pas, mais exercent chacune une influence sur l'existence des trois autres, sans rien en savoir. Pourquoi avoir retenu cette thématique ?

— À notre époque, on a tendance à croire que nos agissements n'affectent que nous-mêmes. On ne prête aucune attention aux petites ou grandes vagues que nous provoquons dans le quotidien de certaines personnes. Non seulement les membres de notre famille et nos amis, mais aussi des gens dont on ne fait que croiser le chemin. Quelqu'un avec qui on a un rendez-vous et qu'on ne reverra jamais, un collègue de travail qui nous covoiture un jour de pluie ou un passager en face de nous dans le tramway alors qu'on se rend dans un magasin pour y acheter un pantalon. Toutes ces rencontres fortuites dont on ne tient pas compte. De petits événements fugaces qu'on ne relève même pas, mais qui peuvent avoir des conséquences imprévues, cela me fascine.

— Dans votre livre, l'un de ces petits événements a en effet un impact important, mais je ne veux pas tout divulguer.

— Non, ce n'est pas le but », ai-je rigolé.

Hanna a croisé les jambes. La gauche sur la droite.

« Ce que je trouve très fort, c'est d'avoir campé de façon aussi crédible l'octogénaire. Elle use d'un ton inquisiteur, spirituel, ironique autant que vulnérable. Vous avez trente ans. Comment avez-vous eu l'idée de mettre en scène cette femme ?

— Un jour, pendant ma pause déjeuner, j'étais dans le parc, sur un banc. Une vieille femme est venue s'asseoir à côté de moi. On a échangé quelques mots, puis elle m'a parlé d'elle. Par la suite, j'ai consigné tout ça et c'est ainsi que le livre est né.

— Ça a donc commencé grâce à cette femme ?

— En effet. Les histoires que j'écris résultent souvent d'une rencontre.

— Ah oui ?

— Je ne suis pas très douée pour écrire sur moi-même. Je sais que les auteurs de ma génération ont un certain talent pour ça, mais pas moi. »

Cette dernière remarque, Arne la classerait sans manquer dans la catégorie « balourdises ». Une assertion d'ailleurs inexacte, dirait-il, car on pourrait énumérer au moins une poignée d'écrivains qui n'écrivent pas sur leur propre personne. Pourquoi encombrer le monde d'un surcroît d'âneries ? Cependant, il est pour ainsi dire impossible, à mon avis, de ne pas maltraiter la vérité. La vieille sur le banc était une clocharde. Si elle s'était approchée de moi pour discuter, elle a fini par me demander de l'argent. Quand j'ai répondu que je n'avais pas de liquide sur moi, ce qui était vrai, elle m'a aboyé dessus et s'en est allée. J'en avais donc fait quelqu'un d'autre, d'abord à l'égard d'Arne, de mes parents puis de mon éditeur ; dès lors, elle était devenue le point de départ de mon roman. Une anecdote relative à une femme furibonde, qui pourrait y trouver une quelconque utilité ?

« Donc vous n'écrivez pas uniquement sur vous-même. Votre livre est ouvert sur l'extérieur, ouvert au monde. »

Mon regard a glissé sur sa gorge. Sur le petit cœur qui reposait sur sa peau. Quelques boucles brunes qu'elle avait ramenées derrière son oreille se rebellaient.

« Je voulais traiter plusieurs vécus du point de vue d'un narrateur omniscient, de manière à restituer bien plus que l'expérience d'un seul individu.

— Est-ce là une manière de s'insurger contre notre individualisme qui est allé bien trop loin ?

— Je ne formulerais pas les choses de la sorte.

— Dans quels termes, alors ? »

J'ai évoqué les écrivains des générations précédentes, restés à la mode pendant longtemps. Leur manière de voir, leur ton. Si je pensais à quelques-uns en particulier parmi les plus influents, je n'ai mentionné aucun nom. À mon sens, ça aurait fait un peu m'as-tu-vu, mais peut-être étais-je tout simplement trop lâche. Le regard rivé sur celui d'Hanna, je me suis entendue soutenir que le temps de l'individu était révolu et qu'il nous fallait de nouveau oser croire au groupe. Adhérais-je à ce que j'avançais ? J'en ai immédiatement douté. Mes romans préférés sont composés à partir du point de vue d'un unique personnage. À l'instar de bien des classiques. Je le savais, mais ça ne m'avait pas empêchée de dire ce que je venais de dire sans chercher à revenir dessus. Quelque chose m'avait donné envie de m'exprimer ainsi en face d'Hanna. Une note légère, grosse d'espoir. Qui me différenciait des autres. Ce qu'elle n'entendait pas dans la bouche de beaucoup des écrivains qu'elle était amenée à rencontrer.

« Est-ce au fond le fruit du hasard, uniquement des personnages féminins ?

— Je suis moi-même une femme, ai-je répondu en riant, mais je crois que ça résulte en effet du hasard. »

Elle a ri à son tour.

« Il n'y avait pas de place pour un homme dans votre roman ? »

Pendant une seconde, je l'ai fixée. Je ne saisisais pas bien ce qu'elle entendait par ces mots.

« Je ne ressens pas le besoin d’attiser le contraste entre hommes et femmes. C’est reparti pour un tour, voilà ce que je me dis quand quelqu’un parle de ça. »

Hanna n’a pas insisté.

« Au début, on a l’impression qu’il s’agit de quatre femmes différentes, tant rien ne semble les lier les unes aux autres. Par la suite, on découvre qu’il pourrait s’agir d’une seule et même personne. Bien que vous laissiez intelligemment cette question ouverte. Ou est-ce que je dévoile trop de choses ?

— Non, pas du tout, ça ne me dérange pas.

— Pourquoi un tel choix ?

— Parce que c’est la même femme et aussi quatre femmes différentes. L’un n’exclut pas l’autre.

— Que voulez-vous dire au juste ?

— Tout ce que l’on fait nous change. Chaque impression laisse quelque chose en nous. Chacune de nos conversations est susceptible de semer un germe en nous. La personne que l’on est se révèle beaucoup moins statique que l’on pourrait le croire.

— Tout est constamment en mouvement ?

— On croirait entendre Héraclite, mais oui, c’est ça. »

Elle a légèrement rougi, comme si elle venait seulement de prendre la mesure de ses propres paroles. Mais elle s’est reprise. Je savais, pour avoir visionné certains de ses entretiens avec des écrivains, qu’elle me soumettrait quelques phrases de mon livre. « De combien de vies se compose une vie humaine ? » a été l’une d’elles. Hanna alternait questions de fond et questions personnelles. À propos de ma propre personne, je me suis montrée ouverte, mais pas trop. Suivant en cela le conseil d’un auteur plus expérimenté que moi. Dans l’ensemble, j’étais en forme. Nous étions en forme. J’ai pris conscience qu’une interview

n'est rien d'autre qu'une rencontre entre deux personnes dans un endroit où se trouvent par hasard des caméras.

Un entretien qui vaut la peine passe très vite, un entretien laborieux paraît ne jamais devoir finir. Pour elle aussi, la fin de l'interview était semble-t-il arrivée comme une surprise. J'ai cru le lire dans ses yeux. Le type qui portait un casque a pris la décision pour nous. Tout à coup, il a dit : « On a de quoi faire. »

J'ai cligné des yeux comme quand on émerge d'un rêve. Hanna s'est penchée un peu en avant et m'a dit : « Merci. »

Elle a posé la main sur mon genou. Deux secondes. Plus longtemps que ce que j'estimais normal.

Une sensation de picotement, le long de ma cuisse jusqu'à mon bas-ventre. Une sensation que seul Arne m'avait procurée toutes ces dernières années. De plus, une fois sa main retirée, j'ai perçu son empreinte. Hanna me laissait quelque chose.

« De rien », ai-je chuchoté d'une voix rauque, puis je me suis éclairci la gorge.

Le technicien au casque m'a dit que je pouvais détacher le micro. J'ai passé la main sous le tissu de mon chemisier, le fil a glissé sur mon soutien-gorge et sur ma peau. De son côté, Hanna a effectué les mêmes gestes.

Ils ont fait d'autres prises de vues dans la pièce. Des objets qui traînaient sur le rebord de la fenêtre. Mon cardigan bleu foncé en laine suspendu au dossier de la chaise. La lumière du soleil printanier qui tombait sur la table où Arne et moi avions pris ensemble notre petit déjeuner. La bibliothèque, le canapé et la lampe. Tous choisis par Arne. Il furetait dans les brocantes et les encombrants. Il avait l'œil pour dénicher des antiquités et des objets faits dans du beau bois. Les meubles étaient assortis. Il suffit qu'un objet attire l'attention d'une personne pour que ce ne soit plus un rebut, disait-il.

Ils ont même filmé dans la cuisine. Apparemment, ils jugeaient intéressant de montrer le petit réchaud électrique. À l'origine, c'était temporaire, ces deux plaques, mais on s'y était habitués et on avait laissé les choses en l'état.

Pour finir, j'ai lu un passage devant la caméra, ma voix serait ajoutée en guise de voix off sur des images de moi en train de taper à mon bureau. Une mise en scène, mais ça faisait partie du jeu.

Au bout d'une heure, on en avait terminé.

Les hommes ont rangé leur matériel et remis les meubles à leur place. Pendant ce temps, Hanna et moi avons échangé quelques mots. Ou plutôt poursuivi notre conversation. À un moment donné, j'étais appuyée contre le mur et elle assise sur le rebord de la fenêtre, le soleil dans le dos. Quelques mèches dansaient autour de sa tête. Elle m'a confié que *Carol* de Patricia Highsmith était son livre préféré. Moi, je lui ai avoué que je m'étais lancée dans l'écriture d'un deuxième roman, une promenade en étant le fil conducteur. Un *roman flâneur*. On a parlé des livres qu'on avait l'une et l'autre sur notre table de nuit, puis d'un écrivain que j'admirais et qu'elle s'apprêtait à interviewer dans le centre-ville. Plus tard encore dans l'après-midi, elle et les deux techniciens se rendraient dans l'est du pays pour y tourner le portrait d'un troisième romancier. Une journée chargée. J'ai fixé ses yeux marron. J'ai souri. J'étais enjouée. Ma première interview télévisée était un fait.

Pendant qu'Hanna entreprenait de rassembler ses affaires, j'ai rassemblé mes pensées. Perçu alors la chaude moiteur qui régnait dans la pièce. Nous avons fermé les fenêtres à cause des bruits de la rue ; la chaleur des projecteurs n'avait pu se dissiper. J'ai ouvert une fenêtre.

Ils avaient tout. Je trouvais dommage qu'ils s'en aillent. Un voile d'indécision s'était posé sur le visage d'Hanna, ou est-ce que mon imagination me jouait des tours ?

Chargés de leur matériel, ils ont gagné le couloir en direction de la porte d'entrée. Hanna aidait les deux hommes. Comme il leur manquait une main, j'ai dit : « Je vous accompagne. »

J'ai soulevé un petit chariot à roulettes surmonté de boutons, et l'ai tenu contre mon ventre. Les deux gars ont trouvé ça fortiche, une femme qui n'a pas peur de soulever un poids, mais en réalité ce n'était pas bien lourd. Dans le léger chaos de cette matinée, on est sortis tout en parlant et en plaisantant. Les types devant, nous derrière eux.

L'appartement se trouve au premier étage d'un petit complexe où vivent six ménages. Il n'y a pas d'ascenseur. On a parcouru la galerie jusqu'à la cage d'escalier. J'ai senti l'air frais du matin sur mon visage, la lumière du soleil sur ma joue droite. On a descendu les marches en béton. Sur le parking, il y avait une camionnette blanche portant, sur le côté, le logo de la chaîne. Une fois la porte latérale coulissante ouverte, on a chargé le matériel.

« Vous voulez un DVD de l'interview ? Pour vos archives ? m'a demandé Hanna en riant. Je pourrai vous l'envoyer. »

Je lui ai dit que j'étais d'accord. J'ai alors senti sa main dans la mienne, sa paume doucement appuyée, puis ses doigts qui m'échappaient peu à peu.

La camionnette a quitté la rue, j'ai remonté l'escalier. Arrivée devant notre appartement, j'ai constaté que la porte était fermée. J'ai attrapé la poignée, mais le pêne était engagé dans la gâche. J'ai tapoté les poches de mon pantalon, mais je savais que mes clés étaient à l'intérieur. Merde. J'ai reculé d'un pas et regardé la porte. C'est malin, Karlyn.

Fermée par un coup de vent. Passé par la fenêtre ouverte.

Mon téléphone était à l'intérieur. Mes clés étaient à l'intérieur. Tout était à l'intérieur. Depuis un certain temps, on avait prévu de laisser un double des clés aux voisins. Que ne l'avais-je fait !

Que faire ? Enfoncer la porte ? Recourir à un serrurier ? Je me suis retournée et appuyée des deux mains à la balustrade en fer. J'ai observé la rue. Les voitures garées, le petit immeuble aux six ménages en face, identique au nôtre, les arbres aux branches touffues de feuilles vert pâle. J'ai regardé par-dessus mon épaule. La porte était toujours fermée.

Je n'ai pu m'empêcher de penser à un film que j'avais vu des années plus tôt. L'histoire d'un homme qui, par inadvertance, s'enferme dehors. Pour accéder à son domicile, il lui faut attendre le soir. Il a une journée entière vacante devant lui. Il se promène, va au cinéma, mange un morceau quelque part. Le reste, je ne m'en souvenais plus. Je pourrais m'autoriser moi aussi une telle journée. Tout simplement musarder jusqu'à ce qu'Arne rentre du travail. Problème : mon portefeuille était lui aussi à l'intérieur.

Il devait être environ midi. L'établissement où Arne enseignait se trouvait de l'autre côté de la ville. De l'autre côté du fleuve. Combien de temps ça prend, à pied ? Une heure ? Deux heures ? De toute façon, je n'avais pas le choix. Arne avait le seul double de la clé. Peut-être que ce n'est pas grave, me suis-je dit. Une promenade. De quoi trouver de

l'inspiration pour mon deuxième roman. Qu'est-ce qu'une heure dans une vie ? Je n'avais aucun autre rendez-vous et, de toute façon, pareille journée ne se prêtait pas à l'écriture. Je n'aurais pas pu me concentrer. Ma première interview télévisée !

J'ai pensé à Arne, en train d'enseigner la géographie ou penché sur un paquet de copies à corriger dans la salle des profs. Puis j'ai vu Hanna devant moi, sa main sur mon genou.

La porte d'à côté s'est ouverte. La voisine – sur le moment, son prénom ne m'est pas revenu – sortait. Elle a verrouillé sa porte, mis ses clés dans son sac à bandoulière, qu'elle a zippé. C'est alors qu'elle m'a remarquée. Je lui ai expliqué ce qui venait de se passer.

« C'est emmerdant ! » s'est-elle exclamée avec franchise.

Quand je lui ai annoncé ce que je me proposais de faire, elle m'a tendu son téléphone. Un téléphone dans un étui rouge.

Après avoir composé deux ou trois mauvais numéros, j'ai eu Arne en ligne. Il a décroché en se présentant, prénom et patronyme.

« C'est moi. » Je lui ai dit que j'utilisais le portable de la voisine et lui ai expliqué ce qui m'arrivait. Il a rigolé. Son rire généreux. Son rire bien à lui.

« La romancière tête en l'air ! Oui, c'est chouette si tu viens. J'ai une heure de libre, je suis en train de corriger des copies, mais pourquoi pas ? Comment s'est déroulée l'interview ? Satisfaite ? »

J'ai jeté un regard d'excuse à la voisine et dit à Arne que je lui raconterais ça tout à l'heure.

« Je me mets en route. À toute.

— Tu sais quoi ? a-t-il fait alors que je m'apprêtais à raccrocher. Je viens à ta rencontre à vélo. Je prends une pause. On se retrouve quelque part à mi-chemin. »

Arne avait toujours de bonnes idées. Il songeait à des solutions qui ne me traversaient même pas l'esprit. On s'est entendus pour que nos

itinéraires concordent afin de ne pas nous louper. À ça aussi, il a pensé.

J'ai remercié mille fois la voisine en lui rendant son téléphone. Elle était en retard, il lui fallait se presser. Je l'ai suivie dans l'escalier. Ai longé le parking désert où j'avais dit au revoir à Hanna. Jusqu'au bord du trottoir avant de traverser la rue. Au croisement, j'ai pris à gauche. Arne et moi étions deux petits points sur le plan de la ville, qui peu à peu se rapprochaient l'un de l'autre jusqu'au moment où nous nous fondrions en un seul gros point.

Ce jour-là, je n'étais pas habillée pour une longue marche. Bottines aux pieds, je ne parvenais pas à adopter un pas preste. Certaines personnes ont une démarche légère, quelles que soient les chaussures qu'elles portent. Une fois, Arne m'avait dit : « Tu as plutôt un corps-réflexion qu'un corps-action. » Quand on devait vraiment se dépêcher, ça le contrariait.

J'ai décidé de ne pas lambiner. Avancer, ne pas flâner. Je voulais retrouver Arne afin qu'il annule quelque chose en moi. Je voulais l'embrasser et qu'il m'embrasse. Je voulais savoir ce que j'allais ressentir quand il poserait une main sur ma cuisse.

Je suis passée devant une rangée de conteneurs. Verre, papier, plastique, autres déchets. Une fois par semaine, un camion-poubelle vient les vider. Le bris des bouteilles se fait entendre jusque dans les rues environnantes.

Cette partie du quartier se compose de blocs d'habitation identiques au nôtre : des complexes au toit plat, en forme de boîtes à chaussures, entourés d'une bande de gazon que personne n'est censé utiliser.

Plus loin, devant chaque habitation, il y a un petit jardin. Entre les rangées de maisons qui se font face, un grand terrain de jeu. Désert en ce moment. Une balançoire un rien plus haute que sa voisine, car les

chaînes qui la retiennent sont enroulées autour du tube au sommet du portique.

J'ai quitté notre quartier, pris à gauche en direction du centre-ville et du fleuve. Le fleuve était une promesse, et savoir qu'Arne était lui aussi quelque part en ville libérait une vaste étendue dans ma tête. Les petites plages, le quai et la promenade. La réverbération du soleil sur l'eau. Une mer de minuscules diamants.

Ignorant le passage clouté, cyclomoteurs et cyclistes ont failli me percuter : la circulation a pris mes pensées en otage. À un carrefour très fréquenté, j'ai attendu parmi les autres piétons que le feu passe au rouge pour les voitures. Elles se succédaient à vive allure. Une façon de conduire qui dégagait de l'arrogance. Les voitures ont freiné, j'ai traversé avec les autres piétons. Une fois sur le trottoir, le groupe s'est désagrégé. Je suis passée par le parc où Arne et moi pique-niquions parfois. Avec ses pigeons et ses poubelles qui débordent, l'endroit n'est pas très reluisant, à croire que personne n'a foi en l'existence de cet espace vert. Après le parc, une bonne portion de chemin borde la voie des bus nouvellement aménagée. L'asphalte encore d'un gris foncé uniforme, la piste cyclable d'un rose soutenu. Un tronçon ennuyeux.

Un bus est passé, soufflant mes cheveux au-dessus de ma tête. Il a ralenti en approchant d'un arrêt. Un groupe d'écoliers en est descendu, puis un homme âgé. Le bus est resté quelques secondes portes ouvertes. J'aurais pu monter, voyager au noir et retrouver Arne un peu plus vite. Mais je ne l'ai pas fait. Les portes se sont refermées et le bus a redémarré.

J'ai tourné à droite, une rue étroite sans circulation. En passant sous les fleurs roses d'un cerisier japonais, j'ai pris une profonde inspiration. Ah ! l'odeur suave du printemps ! J'ai fermé un instant les yeux comme pour mieux m'imprégner de cette senteur. Le feuillage vert profond d'un lierre tapissait un vieux mur. Au milieu du trottoir, à

l'endroit où ça faisait un creux, il y avait une flaque peu profonde. J'ai marché dedans ; autour de ma bottine droite, l'eau de pluie a décrit des cercles.

Par une venelle, j'ai atteint une rue commerçante. Pas encore le centre, mais un quartier à proximité. Là, les jardins devant les maisons aux chambres à balcon, aux fenêtres élancées et aux portes d'entrée bleu foncé ou bordeaux sont délimités par des grilles en fonte. Une rue que je connais bien. Après mes études, j'ai travaillé dans la librairie vendant du neuf et de l'occasion. Trois jours par semaine, je conseillais les clients et me tenais derrière la caisse ; le reste du temps, j'écrivais mon premier roman. J'y retournais régulièrement, ils avaient acheté une belle pile de *Cernes annuels*, mais cette fois je suis passée devant sans m'arrêter. Puis devant la friperie où, avec un peu de chance, je dénichais une jolie robe – zut, pas tout à fait ma taille. Quelques portes plus loin, le restaurant où Arne et moi avions fêté un soir de décembre l'acceptation de mon manuscrit par l'éditeur.

Une femme s'approchait dans la direction opposée. Avais-je une hallucination ou s'agissait-il bien d'Hanna ? Je l'ai dévisagée, elle est passée à côté de moi sans ralentir. Non, ce n'était pas elle. Ça ne pouvait pas être elle. Hanna était en train de bosser. L'empreinte de sa main sur mon genou, je l'ai sentie un peu plus encore, plus chaude aussi, comme si sa paume et ses doigts étaient toujours posés dessus. Avais-je en réalité fait quelque chose de mal ? Ou uniquement elle ? L'avions-nous fait ensemble ?

Des travaux. Sur toute la largeur du trottoir, des vitrines à la chaussée. Un grand trou dans lequel un homme en combinaison de travail orange manipulait des câbles. J'ai traversé la rue. Mieux valait d'ailleurs que je marche de ce côté-là. Ça m'offrait une meilleure vue sur les cyclistes qui venaient en face, sur Arne.

Une fois, Laura, une amie violoniste, a plaqué devant moi les mains sur ses oreilles alors qu'un camion de pompiers passait sirène hurlante. À compter de ce moment-là, j'ai fait pareil afin de protéger mes tympan. Non sans éprouver un rien de honte, comme quelqu'un qui en rajoute. Une honte que je me préparais à ressentir, car une sirène approchait. Mais le bruit que j'entendais au loin ne s'est pas engagé dans ma rue.

J'aurais pu aller voir Laura et attendre en sa compagnie qu'Arne ait terminé sa journée. Pourquoi ne pas y avoir songé plus tôt ? J'aurais certainement été la bienvenue. Elle habite dans le coin, elle étudie le violon chez elle chaque jour. On aurait pu déjeuner ensemble. Ouvrir une bouteille de vin. De tels après-midi improvisés, ne s'agit-il pas des meilleurs moments de la vie ?

Mes talons frottaient contre l'intérieur de mes bottines. En particulier celui du pied droit qui est plus petit que le gauche. J'allais avoir une ampoule. Ce soir, je percerais le renflement de la peau avec une aiguille, en extrairais le liquide et collerais un pansement dessus.

[...]

L'éditeur remercie la Fondation néerlandaise
pour la littérature pour son soutien à cet ouvrage.

Nederlands
letterenfonds
dutch foundation
for literature

Titre original :
RAAM, SLEUTEL

© *Robbert Welagen, 2021.*
Première publication en 2021 par Nijgh & Van Ditmar, Amsterdam.

© *Éditions Gallimard, 2025, pour la traduction française.*

ROBBERT WELAGEN

FENÊTRE, CLÉ

Lorsque Karlyn accepte de recevoir chez elle Hanna pour lui accorder un entretien, elle est loin d'imaginer que sa vie est sur le point de basculer. Et pourtant : le trouble sensuel suscité par Hanna et une porte qui claque par accident vont imposer un virage à son existence.

De quels hasards dépend notre quotidien ? Que faire quand tout s'effondre et que l'imprévu nous force à changer de vie ? Karlyn va devoir inventer quelque chose de nouveau, malgré le poids de la culpabilité et du chagrin.

Dans *Fenêtre, clé*, Robbert Welagen peint le portrait tout en finesse d'une jeune femme qui fait l'expérience de l'inattendu et apprend à écrire une autre histoire que celle qui avait commencé. Avec grâce et délicatesse, le jeune romancier au talent remarquable nous propose une tragi-comédie sur le sens de nos décisions et la place de nos désirs.

Robbert Welagen, né en 1981, est un écrivain néerlandais qui a écrit une dizaine de romans.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Ils sont arrivés tôt,...

Mon téléphone était à l'intérieur...

Copyright

Présentation

Achevé de numériser

Cette édition électronique du livre
Fenêtre, clé de Robbert Welagen
a été réalisée le 15 février 2025
par les **Éditions Gallimard**.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072998638 - Numéro d'édition : 548284)
Code produit : U47994 - ISBN : 9782072998676.
Numéro d'édition : 548288

Le format ePub a été préparé par **PCA**, Rezé.